

Zeitschrift: Thema-Bulletin = Bulletin thématique / Forum Helveticum
Herausgeber: Forum Helveticum
Band: 2 (2001)

Rubrik: Teil III: Im Bereich der Sprachenpolitik und der nationalen Kohäsion
tätige Organisationen = Partie III: Organisations actives dans le
domaine de la politique des langues et de la cohésion nationale

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Teil III: Im Bereich der Sprachenpolitik und der nationalen Kohäsion tätige Organisationen

Partie III: Organisations actives dans le domaine de la politique des langues et de la cohésion nationale

POUR DES SUISSES PLUS UNIS ET PLUS RICHES CULTURELLEMENT

Maxime Bagnoud

Pour un enseignement moderne et efficace des langues vivantes

En tant qu'organisation nationale défendant la diversité culturelle, les échanges linguistiques et la cohésion nationale, Dynamicha se doit d'apporter son point de vue dans le débat national sur les priorités à fixer dans l'enseignement des langues. Personne ne conteste le fait que l'enseignement des langues à l'école obligatoire en Suisse peut et doit être amélioré, vu que les expériences actuelles d'enseignement avancé des langues nationales n'ont pas apporté les résultats escomptés.

Partant de ce constat, il convient de se demander quelles sont les raisons de cet échec. Elles ne résident probablement pas dans le choix de la langue à enseigner, mais plutôt dans les moyens didactiques utilisés et dans la demi-mesure choisie consistant à apprendre les langues plus tôt qu'avant, mais trop tard pour pouvoir être assimilées naturellement par les jeunes élèves. En effet, la phase d'apprentissage du langage se termine à l'âge de 7 ans, âge après lequel les expériences d'enseignement „précoce“ des langues commencent seulement. Il serait par conséquent erroné de conclure de ces expériences que le remplacement du français par l'anglais améliorera automatiquement les compétences linguistiques des élèves. Au contraire, il s'agit bien plutôt d'investir les moyens nécessaires à un enseignement des langues nationales qui soit plus précoce, plus attractif et de meilleure qualité.

Pour un enseignement précoce par immersion de la deuxième langue nationale

Dynamicha préconise donc l'apprentissage de la deuxième langue nationale en parallèle à la première, dès le début de l'école primaire, pendant les années où l'élève est le plus réceptif à une langue nouvelle. Afin d'optimiser l'efficacité de cet enseignement précoce, il est à notre avis impératif de procéder par une méthode immersive, idéalement en dispensant la moitié des leçons en langue II, surtout pendant les deux premières années. Sur ce terreau fertile, on pourra alors superposer un enseignement de qualité de l'anglais, qui sera facilité par le fait que les écoliers auront déjà exercé leur esprit à penser dans une autre

structure grammaticale et sémantique. Ces cours d'anglais, à vocation plutôt utilitaire, pourraient ainsi débiter en troisième année primaire déjà, comme le préconisent d'ailleurs plusieurs cantons alémaniques. Dans une troisième phase, à l'école secondaire, on ajouterait un enseignement de base de l'italien, dont le contenu devra faire la part belle à la découverte culturelle et à la compréhension orale et non à l'apprentissage de la langue écrite.

Bien entendu, cette révolution passe par une refonte des programmes de l'Ecole normale, une offre appropriée de formation continue pour les maîtres et la mise sur pied de nombreux échanges entre instituteurs de différentes régions linguistiques, par exemple en rendant obligatoire un stage d'un semestre pendant les études à l'Ecole normale. Tout cela nécessite naturellement une volonté nationale commune de réaliser ces nouveaux objectifs et une meilleure coordination au sein de la Conférence suisse des directeurs de l'instruction publique (CDIP), voire une participation de la Confédération.

Appel à une coordination nationale de l'enseignement des langues

Dynamicha demande par conséquent à la CDIP de revoir ses recommandations, en choisissant une politique des langues claire et cohérente sur le plan national, en fixant quelle langue doit être enseignée en premier, à partir de quand et de quelle manière. Par ailleurs, les cantons doivent s'engager à réformer leurs Ecoles normales en collaboration avec la CDIP, afin de se donner les moyens d'atteindre les objectifs fixés en commun. A défaut d'un consensus des cantons, Dynamicha est favorable à une intervention fédérale dans la ligne des propositions de la Commission parlementaire de la science, de l'éducation et de la culture (CSEC). Afin de convaincre le monde politique du bien-fondé de ces propositions, nous invitons toutes les organisations civiques du pays à s'engager dans ce débat primordial pour l'avenir de la Suisse.

Conclusions

Dynamicha propose donc une refonte révolutionnaire de l'enseignement des langues à l'école obligatoire qui fait la part belle à la deuxième langue nationale, sans pour autant négliger l'importance grandissante de l'anglais ni le droit légitime des Tessinois à être reconnus pleinement en tant que troisième culture nationale digne du plus grand intérêt. Pour ce faire, Dynamicha demande une refonte importante de la formation des maîtres et une volonté nationale d'atteindre ces objectifs.

LA SCOLA RUMANTSCHA SCO MODEL

Gion A. Derungs

La Lia Rumantscha (LR) deplorescha che l'aut consens da la conferenza dals directursAs da l'instrucziun publica svizra n'ha betg tanschì per ina recumandaziun uffiziala da coordinar l'instrucziun da linguas en nossa terra. Ad interim duain ils projects concernents vegnir coordinads en las singulas regiuns, era sche la finamira centrala da timunar l'instrucziun da lingua sur finamiras cumparegliablas per la fin da la scola obligatoria resta.

La refurma en general

Era sche nus giain d'accord cun grondas parts dal project da refurma ha la discussiun d'enfin qua manchentà da far la dumonda, schebain ins stuess betg reponderar totalmain l'instrucziun da lingua. La plurilinguitad è privilegi, schanza e chapital da la Svizra. Surlaschar quai be a las minoritads fiss fallà. Perquai duess bilinguitad e plurilinguitad d'aventar normalitad en Svizra ed en il chantun Grischun. L'instrucziun da lingua tradiziunala stuess vegnir reponderada. Ella è enorm chara e pauc eiffizienta. Pauc eiffizienta perquai ch'ella nizzegia mal las bunas pussaivladads d'utilisar in secund linguatg sco lingua d'instrucziun per intermediar cuntegns dal rom. Per augmentar questa eeffizienz stuessan vegnir applitgadas furmas d'instrucziun immersiva sco quai che la scola rumantscha pratichescha dapi decennis.

Novaziuns na dastgan betg simplamain vegnir agiuntadas a tavlas da lecziuns actualas. Quellas ston ir maun en maun cun ina discussiun e purificaziun da tut las tavlas da materia. Betg mo ils linguatgs, era tut ils auters roms da scola ston vegnir analisads a moda critica davart eeffizienz e muntada. L'instrucziun immersiva duess entschaiver fitg baud. Pertge betg L2 gia en la scolina. Per linguas minoritaras smanatschadas sco il rumantsch dovri sper l'immersiun mesiras da protecziun spezialas. Quai na duess dentant betg signifitgar che Rumantschs e Rumantschas duessan emprender damain linguas – il cuntrari. Rumantschs e Rumantschas han adina già ina lingua dapli. Cun lur bilinguitad possedan els il potenzial per dumagnar dapli linguatgs.

Prioritad a l'anglais u ad ina lingua naziunala?

La Svizra quadrilingua na po strusch impedir il svilup da l'anglais sco lingua

franca. Ins sto era renconuscher sia gronda muntada, s'arranschar cun quel ed al dar ses plaz en l'instrucziun en Svizra, dentant betg sin donn e cust da la lingua materna e da las linguas naziunalas. Il chantun Grischun dat dapli paisa a la lingua e cultura dal vischin avant che resguardar l'englais. Quai succeda sin il stgalim superiur da la scola obligatoria. Nus essan era da quist avis, era sche nus deplorain ferm che l'impurtanza dal franzos en noss plans d'instrucziun s'è reducida. Finamira per la scola rumantscha sto esser d'avair excellentas enconuschientschas en ils dus linguatgs L1 (rumantsch e tudestg) e bunas en L2 e L3. Talas finamiras ston trair a niz il sistem d'immersiun.

Per ina fasa d'emprova pudess la scola rumantscha star a disposiziun – cun ina lunga tradiziun d'instrucziun immersiva bilingua. Per exempel per l'instrucziun immersiva en trais linguatgs. Per ina tala emprova duvrassi magistrAs dad autras regiuns linguisticas. Uschia pudess ins era promover il barat linguistic e trair a niz l'enorm potenzial linguistic da noss pajais e da noss chantun.

ZUSAMMENFASSUNG AUF DEUTSCH

Wir fragen uns, ob der Sprachenunterricht in der Schweiz nicht einer Total-Analyse unterzogen werden sollte. Mehrsprachigkeit ist doch Privileg, Chance und Kapital der Schweiz. Ist gerade aus dieser Sicht unser Sprachenunterricht effizient genug? Wir postulieren Zwei- und Mehrsprachigkeit mittels Immersion für den ganzen Kanton Graubünden und für die ganze Schweiz. Diese soll bereits in einer Frühphase beginnen. Dass es für die bedrohte romanische Sprache neben der Immersion auch Sprachschutzmassnahmen braucht, liegt für uns auf der Hand. Das bedeutet jedoch nicht, dass die romanischen SchülerInnen weniger Sprachen lernen sollen – im Gegenteil. Romanische SchülerInnen haben seit jeher eine Sprache mehr gehabt!

Die Weltsprache Englisch kann und soll nicht aufgehalten werden. Nur darf Englisch nicht auf Kosten der Muttersprache und der Nationalsprachen eingeführt werden. Der Kanton Graubünden gibt der Sprache des Nachbarn den Vorzug, was in der Schweiz unseres Erachtens richtig und politisch notwendig ist. Für den Übergang zur flächendeckenden zweisprachigen Schule mit Immersion könnte die romanische Schule ihre guten Dienste leisten. Sie ist zweisprachig mit Immersion seit rund 150 Jahren.

WILL DIE SCHWEIZ WIRKLICH MEHRSPRACHIGE BÜRGERINNEN UND BÜRGER ?

Gianni Ghisla

1.

Die Kritik der Moderne beschert uns eine ganze Reihe von begrifflichen Versuchen, neue gesellschaftliche Realitäten zu beschreiben: Risikogesellschaft, Erlebnisgesellschaft, multikulturelle Gesellschaft, globale Gesellschaft oder auch Spassgesellschaft treten an die Stelle der abgenutzten industriellen Gesellschaft, Spätkapitalismus, usw. Es werden neue Identitäten für Individuen und Gemeinschaften gesucht, neue Welt- und Menschenbilder erdacht. Damit werden soziale, aber auch politische und kulturelle Mehrheiten und Minderheiten als gewichtige Akteure auf den Plan gerufen, zumal bei der Auseinandersetzung um neue gesellschaftliche Identitäten sich Gruppierungen eben als Minderheiten und Mehrheiten gegenüber treten.

Die Sprachen, welche diese Gruppierungen neben anderen soziokulturellen Charakteristika auszeichnen, drängen sich so als wichtiger Faktor im Spiel um neue machtpolitische und kulturelle Strukturen vor. Dies lässt sich sowohl weltweit wie auf lokaler Ebene beobachten. So ist es wohl kein Zufall, dass das – bereits nach dem zweiten Weltkrieg eingesetzte – Vordringen der englischen Sprache zur globalen lingua franca, sich gerade in der Zeit intensiviert, als nach dem Zusammenbruch der Blöcke, die Verstärkung der politischen und kulturellen Vorherrschaft der angelsächsischen Welt deutlich wurde. Ähnliches fällt in der Schweiz auf, wo man die Sprachproblematik gerade zu einem Zeitpunkt intensiver wahrzunehmen und zu diskutieren beginnt, als sich auch die Fragen der politischen und kulturellen Identität wieder aufdrängen.

2.

Die Sensibilität für die sprachlichen Minderheiten ist in der Schweiz besonders ausgeprägt: In den achtziger Jahren wurde die sprachliche Debatte durch die Sorge um das Überleben der romanischen Minderheit eingeleitet. Ein erstes Resultat dieser Beschäftigung mit der Sprachproblematik war die umfassende Studie *Zukunft und Zustand der viersprachigen Schweiz*, die 1989 publiziert wurde. Eine fruchtbare Diskussion, die der Schweiz u.a. neue Perspektiven aus ihrer oft kleinlichen Selbstbezogenheit hätte aufzeigen können, nahm ihren Anfang: Von den Prinzipien der Sprachenfreiheit und der Territorialität war die Rede, auch von der Notwendigkeit, Sprachen mehr als Mittel der

Verständigung, des Zuganges und der Bereicherung (in kultureller und ökonomischer Hinsicht) als der Abgrenzung zu verstehen. Die Herausforderungen waren aber wohl zu hoch und die Diskussion zerbrach auf den Klippen der vielfältigen Widerstände, z.B. jene der Welschschweiz gegen das Schweizer-deutsche.

Dann kam 1992 was kommen musste: Am politischen und kulturellen Selbstverständnis der Nation nagend, brach das Land an der wichtigsten Sprachgrenze entzwei. Der Röstigraben wurde wieder belebt und prägte fortan die Debatte unter auffälliger Vernachlässigung der Minderheiten im Land. Die sprachlich-kulturellen Themen zogen zwar keinen grossen Nutzen daraus, doch immerhin ging das Land 1996 an die Urne und erklärte sich mit einem neuen Sprachenartikel einverstanden, der in der Bundesverfassung einige sprach- und bildungspolitisch, sowie kulturell interessante Elemente verankerte, so etwa für den Bund den Auftrag zur Förderung des gegenseitigen Verständnisses zwischen den Sprachgemeinschaften. Nur, ein Grundsatz in der Bundesverfassung macht noch keine Politik. Dazu ist sowohl ein politischer Konsens als auch eine entsprechende Gesetzgebung notwendig. Beide liessen auf sich warten. Nun zeichnet sich wenigstens die Gesetzgebung am Horizont ab. Dazu wird später noch die Rede sein.

3.

Hingegen wurde die Sprachlandschaft durch eine neue, besonders interessante Polarisierung belebt: Der Kanton Zürich, bald gefolgt von weiteren Kantonen der deutschen Schweiz, trat, im Zeichen der Globalisierung und des ökonomischen Mehrwertes, einen Feldzug für die Einführung des Englischen als erste obligatorische Fremdsprache in der Volksschule an. Damit wurde der Röstigrabenkonflikt nicht nur bestätigt, sondern mit zusätzlichem Stoff angereichert. Eine neue Polarisierung gesellte sich zur alten: Englisch wurde gegen die übrigen Landes- bzw. Fremdsprachen ausgespielt. Die Antworten der politischen und kulturellen Kreise auf diese Flucht nach vorne liessen zwar nicht auf sich warten, waren aber zaghaft und Ausdruck der Zersplitterung. So gab die EDK das Gesamtsprachenkonzept (GSK) in Auftrag und einzelne Parlamentarier, v.a. aus der welschen Schweiz, versuchten mit Vorstössen, die Priorität der Landessprachen vor dem Englischen zu retten.

4.

Dem GSK liegt ein vermutlich unlösbarer Grundkonflikt zugrunde: Das Konzept nährt die Idee einer globalen schweizerischen Sprachpolitik, die auf einen sprachlichen und kulturellen Interessenausgleich auszurichten ist. Es wurde

aber von einer Institution in Auftrag gegeben, der EDK, die wesentlich die Partikularinteressen der Kantone vertritt und insofern eine natürliche Mühe mit allen Optionen bekundet, die es mit globalen politischen Ansätzen ernst meinen. Hinzu kommt, dass der Auftrag für die Schaffung des GSK aus einer offensichtlichen Drucksituation entstand. Da eine Lösung auf der politischen Ebene kaum denkbar war, versuchte man nach bewährtem taktischen Rezept, das Problem auf die fachlich-wissenschaftliche Ebene zu verschieben und setzte eine Kommission ein. Die Kommission erbrachte ihren Dienst in vorzüglicher Weise. Nur: Das vorgelegte Konzept kollidierte mit der politischen Grundkonstellation und war so vermutlich zum vornherein zum Scheitern verurteilt. Das letzte Wort ist aber glücklicherweise auch diesbezüglich nicht gesprochen. Da Schweizer Mühlen langsam mahlen ist die Hoffnung berechtigt, dass gerade entlang der sich abzeichnenden grundlegenden zivilisatorischen Veränderungen auch die machtpolitischen und kulturellen Strukturen hierzulande einen Modernitätsschub erfahren könnten.

5.

Der Versuch, die Priorität einer Landessprache gegenüber dem Englischen in der Bundesverfassung zu verankern ist an sich nicht falsch, entspringt aber der gleichen, zweifelhaften Logik einer Konkurrenzierung zwischen dem Englischen und den übrigen Sprachen. So riskiert man die Polarisierung zu verschärfen und einer eigentlichen Sprachpolitik, wie sie ansatzweise mit dem GSK konzipiert wurde, den Boden zu entziehen. Eine solche Politik bedarf aber eines minimalen Konsenses darüber, dass die Heranbildung von mehrsprachigen Bürgerinnen und Bürgern eine kulturell, politisch und ökonomisch sinnvolle Zielsetzung darstellt.

6.

Damit ist der Rahmen skizziert, der für einige Hinweise zum bereits erwähnten Vorentwurf zum neuen Bundesgesetz über die Landessprachen und die Verständigung zwischen den Sprachgemeinschaften (Sprachengesetz) notwendig ist. Die Frage ist berechtigt, ob auch dieses Gesetz zu einem zusätzlichen Kapitel in der leidvollen Geschichte der (gescheiterten) Sprachpolitik des Bundes werden muss, oder ob damit eine realistische Basis für eine Neuorientierung geschaffen wird. Eine Neuorientierung bedeutet eigentlich nichts anderes als einen vernünftigen Ausgleich herzustellen zwischen den partikularen, sich vornehmlich kantonale herauskristallisierenden Interessen einerseits und den globalen Interessen eines Landes, das auf die Mehrsprachigkeit und Multikulturalität nicht nur als wesentliche kulturelle und politische Identitätsmerkmale, sondern auch als ökonomisches Potential zählen kann. Wie dringend

notwendig solche Identitätsmerkmale sind, finden wir zuletzt im Abbröckeln eines weiteren nationalen Symbols wie jenes der Swissair wieder bestätigt.

Die Eckpunkte des Sprachengesetzes wurden in einem paritätischen Gremium von Bund und Kantonen ausgegoren. Im Wesentlichen geht es um vier Massnahmen, die eben zur Stärkung der Mehrsprachigkeit und des inneren Zusammenhalts des Landes beitragen sollen: Die Förderung der Sprachkompetenz in den Landessprachen, der verstärkte Austausch von Lernenden und Lehrkräften aller Bildungsstufen, die Schaffung eines Kompetenzzentrums für Mehrsprachigkeit sowie die Unterstützung von Massnahmen Dritter zur besseren gegenseitigen Verständigung.

Es ist offensichtlich, dass diese aus einem langwierigen Differenzbereinigungsverfahren entstandenen Massnahmen kaum Sprengpotential enthalten. Jedenfalls sind die Kompetenzen des Bundes knapp ansatzweise angedeutet. So wird ein Kompetenzzentrum für Mehrsprachigkeit wohl eher zu einem Finanzierungsgeplänkel zwischen Bund und Kantonen Anlass geben als dass es zum nachhaltigen Instrument nationaler Sprachpolitik werden kann. Es würde auch überraschen, wenn die übrigen Instrumente den angestrebten Interessenausgleich und eine Sprachpolitik im Sinne des GSK entscheidend fördern könnten. Sie können aber immerhin einen ersten wichtigen Schritt in die richtige Richtung darstellen.

7.

Die Zukunft des Sprachunterrichts in unserem Lande wird, zumindest mittelfristig, vom Werdegang des neuen Sprachengesetzes beeinflusst werden. Auch die Antwort auf die Frage, ob die Schweiz wirklich die Mehrsprachigkeit und mehrsprachige Bürgerinnen und Bürger will, wird je nach Ausrichtung des Gesetzes ein bisschen einfacher ausfallen. Denn die Auseinandersetzung im Parlament wird zeigen, ob vom neuen Gesetzwerk Impulse nicht nur zur Umsetzung des Verfassungsauftrags, sondern auch zur Belebung des Geistes des GSK ausgehen werden. Auch werden wir eher wissen, ob die allgemeinen Interessen des Landes und der Minderheiten besser aufgehoben sind als jene der ökonomisch starken Kantone.

Eines ist indes sicher: Die Vielfalt und die Qualität des Sprachenunterrichts ruhen gleichsam auf der Professionalität der Lehrkräfte wie auf der kulturellen Sensibilität im sozialen und politischen Umfeld. Beide Faktoren werden genauso von der intensiven Filigranarbeit vieler Akteure wie von staatlich-administrativen Grossprojekten genährt. Auf das Sprachengesetz wird es auch

ankommen, ob solche initiative Kleinarbeit im sozialen, kulturellen und pädagogischen Umfeld, auch in Zukunft und im Sinne des Interessenausgleichs aufrechterhalten und gestärkt werden kann. Dazu ist es aber nötig, dass jene Stimmen, die die Massnahmen des Vorentwurfes despektierlich als breit angelegter Subventionskatalog bezeichnet haben, zurückgebunden werden können.

Was die wesentlichen pädagogisch-didaktischen Perspektiven des zukünftigen Sprachenunterrichts anbelangt, hat das Gesamtsprachenkonzept bereits das Wichtigste aufgezeigt und übrigens auch eine Legitimation für die Einführung des Englischobligatoriums geliefert. Zudem wurden mit dem „Europäischen Rahmen für Sprachen“ und mit dem „Sprachenportfolio“ europaweit Instrumente vorgelegt, die dem Sprachunterricht neue und interessante Wege eröffnen. Unabhängig davon, wann, welche Sprachen unterrichtet werden, geht es heute deshalb immer mehr darum, zwei Herausforderungen ernst zu nehmen:

- a) Die erhöhten Sprachenansprüche an Schule und Unterricht müssen mit den allgemein zunehmenden Anforderungen an das Schulsystem abgestimmt und verträglich gemacht werden. Dies bezieht natürlich auch die Problematik der Effizienz des schulischen Sprachenunterrichts ein. Sollte diese Abstimmung nicht gelingen, v.a. auch im Berufsbildungssektor, würde das Schulsystem langsam aber sicher die Grenzen der Belastbarkeit überschreiten.
- b) Sprachen müssen zwar in einer funktionalen Perspektive angeboten werden, wie vom GSK verlangt, aber es darf nicht vergessen werden, dass der tiefere Sinn der Sprachenunterrichts und der sprachlichen Kommunikation ein kultureller ist. Deshalb müssen Sprachen einen wesentlichen Bestandteil der „kulturellen Nahrung“ darstellen, die die Schule anbietet.

Eine wichtige Voraussetzung, um sich dezidiert in diese Richtung bewegen zu können, hängt mit den Fortschritten einer Sprachdidaktik zusammen, die endlich die sogenannte Muttersprache und die Fremdsprachen in eine gemeinsame Betrachtung miteinbezieht. Abgesehen davon, dass Muttersprache und Ortsprache nirgends mehr identisch sind und demzufolge für viele Lernende die Ortsprache eine eigentliche Fremdsprache ist, gilt es, die Unterrichts- und Lernanstrengungen in den verschiedenen Sprachen zu integrieren und so zu potenzieren.

BEI DER REFORM DES FREMDSPRACHENUNTERRICHTS DIE ERSTSPRACHE NICHT AUS DEM BLICK VERLIEREN

Jürg Niederhauser

Der Schweizerischer Verein für die deutsche Sprache (SVDS) unterstützt die Rahmenvorgaben der EDK-Empfehlungen zur Reform des Sprachenunterrichts. Zentraler Inhalt der Empfehlungen ist, neben der Förderung des Sprachenlernens durch Einführung von zwei Fremdsprachen ab Primarschulstufe (zweite Landessprache und Englisch) die qualitative Verbesserung des gesamten Sprachenunterrichts. Für dieses Ziel hat sich der SVDS als grösste schweizerische Sprachvereinigung in seinem Arbeitsfeld, den Belangen der deutschen Sprache in der Schweiz, seit jeher eingesetzt. Die Beherrschung der eigenen Sprache und das Lernen weiterer Landessprachen sowie wichtiger Weltsprachen sind aus pädagogischen, wirtschaftlichen, kulturellen und sprachpolitischen Gründen wesentlich.

Die Entwicklung und Gestaltung des Sprachenunterrichts sollte sich auf eine sinnvolle Bildungs- und Sprachpolitik abstützen, das heisst auf eine Bildungs- und Sprachpolitik, die die sprachlichen Realitäten zur Kenntnis nimmt. Es gilt, sowohl der dominanten Rolle des Englischen als weltweite Verkehrssprache als auch der wirtschaftlichen und politischen Bedeutung von Kenntnissen anderer Landessprachen Rechnung zu tragen. Zu berücksichtigen ist die Deutschschweizer Sprachsituation mit ihrem Nebeneinander von Dialekt und Hochsprache genauso wie die Tatsache, dass aus der viersprachigen Schweiz die vielsprachige Schweiz geworden ist.

Es ist angebracht, das Englischlernen zu fördern, ohne das Englische gegen eine zweite Landessprache auszuspielen. Leider dominiert diese falsche Gegenüberstellung teilweise die tagespolitischen Diskussionen um den Sprachenunterricht, wie sich ja nicht zuletzt bei der Behandlung der EDK-Empfehlungen zur Reform des Sprachenunterrichts gezeigt hat. Grundsätzlich waren sie weitgehend unbestritten, einzig die Frage, welche Fremdsprache als erste zu lehren sei – eine zweite Landessprache oder Englisch – führte zu heftigen Auseinandersetzungen und letztlich dazu, dass die Empfehlungen von der EDK formell nicht als verbindlich erlassen werden konnten. Falsch ist diese Gegenüberstellung, weil es das Ziel des Sprachenunterrichts in der Schweiz sein muss, sowohl Kenntnisse des Englischen wie auch Kenntnisse in mindestens einer anderen Landessprache zu vermitteln.

Zum einen ist es angesichts der heutigen Rolle des Englischen als weltweite Verkehrssprache unerlässlich über Englischkenntnisse zu verfügen. Etwas pointiert ausgedrückt, sind Englischkenntnisse heute weniger als Sprachkenntnisse anzusehen, denn als Grundfertigkeiten vergleichbar dem Umgang mit Computern und Anwendungsprogrammen oder dem Tastaturschreiben.

Zum andern kann „English only“ keine sinnvolle Strategie für den Sprachenunterricht in der Schweiz sein, denn auch Kenntnisse der anderen Landessprache sind wesentlich. Dies schon allein aus wirtschaftlichen Gründen. Drei der Landessprachen sind zugleich die Sprachen der grossen Nachbarländer, der wichtigsten Handelspartner der Schweiz. Auch auf dem Arbeitsmarkt sind Leute, die mindestens eine zweite Landessprache zusammen mit Englisch beherrschen, am gefragtesten. Wer im öffentlichen Leben auf schweizerischer Ebene eine verantwortliche Stellung einnehmen will, muss belegen können, dass er andere Landessprachen zumindest gut versteht. Das weist schon auf die staatspolitischen Gründe hin, die für die Förderung von Kenntnissen der anderen Landessprachen sprechen. Die Schweiz ist ein mehrsprachiges Land, für dessen Bestehen der Zusammenhalt zwischen den verschiedenen Sprachgebieten entscheidend ist. Es ist aber eine verkürzte Sichtweise, nur die staatspolitischen Gründe als Argument für das Lernen einer anderen Landessprache zu sehen.

Die Frage, welche Fremdsprache als erste zu lehren sei, ist eigentlich gar nicht so wesentlich. Von Bedeutung sind vielmehr die Resultate des Sprachenunterrichts. Entscheidend ist in erster Linie, dass am Ende der obligatorischen Schulzeit einerseits Englisch in einem genügenden Mass beherrscht wird, dass es als Verkehrssprache benutzt werden kann, und andererseits Kenntnisse einer zweiten Landessprache vorhanden sind, die auch kulturelle Inhalte umfassen. Die Festlegung der Einstiegsfremdsprache ist also vor allem von symbolischer Bedeutung, was eher für eine zweite Landessprache als erste Fremdsprache spricht. Zu bedenken ist auch, dass es Kantone gibt, die keine Wahl haben, weil sie sinnvollerweise eine zweite Landessprache als erste Fremdsprache unterrichten, nämlich die zweisprachigen Kantone und die Sprachgrenzkantone.

Zu den am Anfang erwähnten sprachlichen Realitäten, auf die der Sprachenunterricht Bezug nehmen muss, gehören auch die Eigenheiten der einzelnen Sprachgebiete, etwa was das Verhältnis von Mundart und Standardsprache betrifft. Auf diese Besonderheiten hat der Sprachenunterricht einzugehen. In der Deutschschweiz gilt es, der Situation der medialen Diglossie zwischen

Mundart und Standardsprache Rechnung zu tragen. Der SVDS weist mit Nachdruck daraufhin, dass in den Deutschschweizer Schulen die Förderung des Gebrauchs der deutschen Standardsprache ein besonderes Anliegen des Unterrichts sein muss. Die deutsche Standardsprache ist ab der 1. Klasse als Unterrichtssprache zu verwenden und vor allem muss den Schülerinnen und Schülern im Laufe ihrer Schulzeit genügend Gelegenheit geboten werden, mit der Verwendung der deutschen Standardsprache in unterschiedlichen Schreib- und Sprechsituationen vertraut zu werden. Auch eine gute Beherrschung der Erstsprache ist ein wesentliches Ziel des Sprachenunterrichts.

Sinnvoll ist es, Zielvorgaben für den Fremdsprachenunterricht festzulegen. Das gilt übrigens auch für das Lernen weiterer Sprachen. So sind für das Lernen einer dritten Landessprache zunächst einmal passive Kompetenzen, die Fähigkeit, Äusserungen in dieser Sprache zu verstehen, anzustreben. Um die Zielvorgaben erreichen zu können, gilt es, Lehrangebote zu entwickeln, die sich im Rahmen der finanziellen und organisatorischen Möglichkeiten der kantonalen Schulsysteme verwirklichen lassen. Mittel und Wege, die zum Erreichen eines besseren Sprachenunterrichts beitragen können, werden im Bericht zum Gesamtsprachenkonzept dargelegt. Zu diesen Mitteln gehören etwa mehrsprachiger Unterricht, Sprachtausch, abgestimmte Didaktiken für das Lernen verschiedener Sprachen, Förderung des Sprachbewusstseins der Schülerinnen und Schüler. Zweisprachiger Sachunterricht in einzelnen Fächern hat sich bis jetzt als effektiv erwiesen, nicht zuletzt weil beim Vermitteln fachlicher Informationen und Methoden in einer Fremdsprache von den Lehrenden mögliche fachsprachliche Verstehensschwierigkeiten bewusster behandelt werden.

Damit werden deutlich höhere Anforderungen an die Sprachkompetenz und vor allem an das sprachliche Selbstbewusstsein der Lehrpersonen gestellt. Hier ist nicht nur die Lehrerausbildung gefordert, sondern es müssen vor allem auch die Lehrkräfte dafür gewonnen werden, dies als Herausforderung und nicht als Belastung anzusehen.

Von entscheidender Bedeutung ist es, dass der Sprachunterricht das Sprachbewusstsein der Schülerinnen und Schüler fördert. Sie sollen nicht zuletzt ermutigt werden, von ihren unterschiedlichen Kenntnissen in verschiedenen Sprachen Gebrauch zu machen. Dies stellt einen Schritt dar hin zum Ziel, dass das vielgerühmte, aber in der Praxis nicht immer funktionierende helvetische Modell – jede Person spricht ihre Sprache und wird von der anderen verstanden – in Zukunft wieder stärker zum Zug kommen kann.

Für das grundlegende Ziel einer Verbesserung des gesamten Sprachenunterrichts wird sich auch der SVDS weiterhin einsetzen in seinem auf die deutsche Sprache ausgerichteten Tätigkeitsfeld. So finden sich zu diesem Thema regelmässig pädagogisch oder sprachwissenschaftlich fundierte Artikel in der Zeitschrift des SVDS, dem *Sprachspiegel*.

POUR UN NOUVEAU PASSEPORT SUISSE !

Daniel Rothenbühler

Le principe paraissait clair jusqu'à la fin du XXe siècle: lors de leur scolarité obligatoire, tous les élèves suisses devaient entamer l'apprentissage d'une deuxième langue nationale avant de suivre des cours d'anglais. Ce principe concordait d'ailleurs avec les recommandations du Conseil de l'Europe sur l'apprentissage des langues voisines. Son application donnait aux Suisses un avantage considérable sur la plupart des citoyens des pays à une seule langue nationale: en quittant l'école, ces derniers n'avaient, en général, appris que deux langues, leur langue nationale et l'anglais; tandis que les jeunes Suisses avaient acquis les bases pour comprendre, parler et écrire au minimum trois langues.

Or, c'est au moment-même où les autres pays européens font de grands efforts pour rejoindre le niveau suisse qu'une majorité de cantons alémaniques affaiblit le trilinguisme en introduisant l'anglais dit „précoce“ dès la troisième primaire. Certes, les responsables politiques rappellent qu'ils défendront un enseignement de qualité de la deuxième langue nationale à partir de la cinquième année scolaire. Mais en observant de près le débat, on se rend compte qu'il ne sera guère facile de tenir ces belles promesses.

Il suffit pour s'en convaincre de considérer les prises de position publiques des défenseurs de l'anglais précoce qui, contrairement aux responsables politiques, ne se sentent pas tenus de respecter la cohésion nationale. C'est ainsi que des écoles privées bernoises (donc situées dans un canton qui maintient la priorité de la deuxième langue nationale) annoncent clairement la couleur sur un site internet en titrant: *Parler avec le monde ou avec les Welsches?* Dans l'article, on peut lire par exemple: „Pourquoi le français et non pas l'anglais? Actuellement l'anglais est la première langue mondiale. Une grande partie de la population mondiale apprend l'anglais. Si on ne sait pas l'espagnol en allant en Espagne, on y parle l'anglais. L'anglais est la langue de l'informatique. L'informatique, c'est l'avenir. La plupart des sites internet sont en anglais.“ C'est à cette mentalité qu'ont cédé la majorité des cantons alémaniques, entraînés par M. Ernst Buschor, Directeur du Département de l'instruction publique du Canton de Zurich. Et quoi qu'ils en disent eux-mêmes, leur décision de favoriser l'enseignement précoce de l'anglais va diminuer tant la motivation que l'aptitude des élèves alémaniques à apprendre le français.

C'est également l'avis d'experts étrangers. Le professeur Hans-Jürgen Krumm, de l'université de Vienne, par exemple, explique qu'un enfant qui apprend l'anglais comme première langue étrangère en retire l'impression trompeuse de pouvoir se passer d'autres langues étrangères. Si, en revanche, un enfant se familiarise tôt avec une langue située „à une grande distance typologique de sa langue maternelle“, comme c'est le cas du français par rapport à l'allemand, il développe la compétence et la motivation pour apprendre plus facilement d'autres langues plus tard.

Un autre argument des partisans de l'anglais précoce s'appuie sur des comparaisons entre différents Bundesländer allemands, où l'on constate que le niveau des élèves ayant appris l'anglais après le français est le même que de ceux ayant appris l'anglais comme première langue étrangère. M. Buschor prétend donc que les cantons alémaniques ayant opté pour l'anglais précoce pourront arriver au même résultat avec le français, c'est-à-dire qu'à la fin de la scolarité obligatoire leurs élèves atteindront le même niveau que ceux des cantons ayant maintenu l'enseignement précoce d'une deuxième langue nationale.

Pourtant, compte tenu de la renommée de l'anglais comme seule et unique langue mondiale (Weltsprache), on peut légitimement en douter. Avant même de savoir prononcer un seul mot en anglais, les élèves alémaniques fréquentant les cours d'anglais précoce auront intégré deux idées qui détermineront leur biographie langagière: primo, que l'anglais est plus important que le français ou l'italien; et secundo qu'apprendre cette langue passe-partout, c'est plus marrant que de s'efforcer de comprendre et de parler des langues aux sonorités moins familières.

Si l'on fait remarquer à M. Buschor et à ceux qui l'ont suivi que la plus grande „motivation“ des élèves et de leurs parents pour l'anglais précoce n'est pas une raison suffisante pour abandonner le Concept général pour l'enseignement de langues adopté par eux-mêmes en 1998, ils invoquent un autre souci, en opposant l'objectif de la cohésion sociale à celui de la cohésion nationale. M. Buschor rappelle le battage des écoles privées pour leurs cours d'anglais, proposés dès le degré primaire, et prétend que leur propagation va „clairement au désavantage des revenus les plus modestes“. Il craint donc d'être confronté „à une formation à deux vitesses, à un fossé entre milieux économiquement favorisés et défavorisés.“

Il oublie de dire que dans la ville de Zurich, la proportion d'élèves placés en école privée a diminué de 5% entre 1989 et 1999, et que les quelques parents

aisés qui parviennent à payer des cours privés d'anglais y envoient leurs enfants dès l'âge de quatre ans. Le fossé qu'il dit vouloir éviter sera donc déjà bel et bien creusé pour les élèves qui aborderont l'anglais en troisième primaire de l'école publique. Avec l'introduction de l'anglais à cet âge, les élèves issus de milieux modestes seront donc défavorisés par rapport à ceux qui auront suivi des cours depuis quatre ou cinq ans. Si, en revanche, les cours d'anglais commencent en cinquième, les élèves n'ont plus besoin de cours privés pour avoir bénéficié d'un premier contact avec l'anglais: ils auront tous eu – aussi et surtout ceux issus de couches moins favorisées – un 'inbedding' spontané, de par la musique qu'il écoutent.

Mais face à M. Buschor et ses pairs on a beau avancer les arguments les mieux fondés, ceux du bon sens politique suisse (et européen) comme ceux des experts pour la didactique des langues étrangères: ils n'en ont cure, et bousculent le paysage scolaire suisse en s'appuyant simplement sur le plus grand nombre des habitants et sur le poids économique de leurs cantons. Ce faisant, ils laissent en outre les cantons bilingues et/ou traditionnellement proches de la francophonie défendre seuls la priorité de la deuxième langue nationale, et entravent ainsi l'harmonisation nécessaire des systèmes scolaires et la mobilité de la population.

Quand on leur rappelle ces conséquences néfastes de leurs décisions, ces soi-disant progressistes invoquent l' ancestrale autonomie cantonale en matière scolaire, et crient d'effroi devant le spectre du bailli fédéral des écoles. Ils rappellent ainsi une barrière infranchissable de la politique scolaire nationale. Leurs adversaires doivent en effet se résigner au fait qu'en Suisse, dès que l'on essaie d'unifier les cantons en ce qui concerne les voies de formation scolaire, on se heurte tôt ou tard à leur souveraineté. Si Zurich et une majorité de cantons alémaniques refusent de suivre les recommandations fédérales sur l'enseignement précoce d'une langue nationale, personne ne peut les obliger à revenir sur leur décision.

Il y a, certes, la nouvelle loi sur les langues, actuellement en cours d'élaboration. Elle devra tenir compte de l'article 70 de la nouvelle constitution, stipulant que „la Confédération et les Cantons encouragent la compréhension et les échanges entre les communautés linguistiques“. Certains politiciens fédéraux espèrent pouvoir utiliser cette loi comme levier pour imposer aux cantons le choix d'une langue nationale pour l'enseignement précoce. Mais c'est précisément sur ce point que le groupe de travail responsable de l'avant-projet de la nouvelle loi n'a pas réussi à trouver un accord.

Il vaut donc mieux renoncer à combattre sur ce front. Mais il y a d'autres moyens de rappeler l'importance des langues nationales dans les écoles et d'en assurer un certain niveau d'enseignement et d'apprentissage. D'autres domaines de la formation montrent que si on ne peut pas imposer les mêmes voies d'acquisition à tous les cantons, on peut leur faire adopter les mêmes objectifs, ainsi que des mesures de contrôle pour assurer qu'ils soient atteints. C'est d'ailleurs justement sur les objectifs de l'enseignement des langues que le groupe de travail précité a réussi à se mettre d'accord. C'est par ce biais-là que l'on pourra se donner les moyens d'assurer le maintien, voire l'amélioration du niveau atteint par les élèves dans la deuxième langue nationale. Pour l'année 2001, déclarée année européenne des langues par le Conseil de l'Europe, ce dernier a lancé le *Portfolio européen des langues*: un document très précieux, qui permet à chaque adulte dès l'âge de 16 ans de se documenter et de s'auto-évaluer sur ses connaissances linguistiques. Cet instrument mérite d'être distribué très largement aux jeunes Suisses en cours de formation.

Mais pour pouvoir comparer de manière objective l'état des connaissances de la deuxième langue nationale dans les différents cantons, il faudrait introduire également un certificat unique pour tous les jeunes d'une même région linguistique. On pourrait soit adopter, soit prendre pour exemple les certificats déjà existants en France et en Allemagne: pour le français, le *DEL*F et le *DALF*, *Diplôme d'Etudes en Langue Française* et *Diplôme Approfondi de Langue Française*; pour l'allemand, le *ZD*, *Zertifikat Deutsch* qui se fait également à plusieurs niveaux. Les préparations et les examens pour atteindre ces certificats pourraient être promus et surveillés par le nouveau Centre de compétences linguistiques suisse qui sera créé en application du nouvel article constitutionnel et de la nouvelle loi sur les langues. C'est en introduisant ce certificat que l'on pourra vraiment vérifier les promesses de M. Buschor et de ses suiveurs sur le maintien du niveau des connaissances de la deuxième langue nationale dans les cantons favorisant l'anglais précoce. L'introduction de ce certificat aurait donc trois conséquences bénéfiques: elle permettrait de réaffirmer concrètement l'unité de tous les cantons sur la volonté de sauvegarder des connaissances de la deuxième langue nationale; elle laisserait en même temps aux cantons l'entière liberté dans le choix des voies pour assurer cette sauvegarde; enfin, elle leur imposerait un instrument pour mesurer l'efficacité de leur choix.

Bien entendu, l'instauration d'un certificat ne suffit pas à promouvoir l'apprentissage d'une deuxième langue nationale. Il faudra y ajouter les autres mesures prévues dans l'élaboration de la nouvelle loi sur les langues: renforcement de

la formation des professeurs de langues à tous les niveaux, renforcement des échanges culturels entre les régions linguistiques. Je dis bien: échange culturel et pas seulement linguistique. Pour le moment, la politique des échanges est trop limitée à l'aspect purement linguistique. Il faut bien voir que pour les jeunes, l'envie d'apprendre la langue de leurs voisins suisses passe aussi par la fréquentation de concerts rock, de spectacles de théâtre, de danse (même si l'on n'y parle pas), de manifestations cinématographiques, etc.

Il faudrait donc des subsides accrus pour favoriser la circulation des créateurs en tout genre entre les régions linguistiques. Il n'est pas normal que des troupes de théâtre romandes reçoivent aujourd'hui plus facilement des subsides pour une tournée, disons, en Pologne, que pour présenter leur travail dans les principales villes de Suisse alémanique. L'engouement des jeunes alémaniques pour l'anglais est dû à une prépondérance de cette langue dans tous les domaines culturels – ce qui dépend de questions d'argent liées au marketing de la culture, et nullement de considérations liées à la qualité artistique. Une politique visant à faciliter les échanges entre les régions linguistiques doit en tenir compte.

Le débat autour de la nouvelle loi sur les langues doit inclure tous ces aspects. L'instauration du nouveau Centre de compétences linguistiques suisse également. Quand à savoir à quelle université ce centre devra être affecté, il me semble que les cantons universitaires ayant opté pour l'anglais précoce se sont retirés de la course avant même qu'elle n'ait commencé. Mais passons outre cette querelle. Si à l'aide de ce nouveau centre nous réussissons à créer le certificat pour la deuxième langue nationale décrit ci-dessus, le Portfolio européen des langues gagnera une signification particulière pour tous les jeunes Suisses. Car il contient, entre autres, le Passeport de langues, dans lequel sont enregistrés les certificats de langues acquis. Les Suisses se distingueraient alors à l'avenir par le fait que leur Passeport de langues contiendrait un certificat pour une langue autre que l'anglais. En avant pour ce nouveau passeport suisse, qui facilitera l'activité des citoyens de ce pays dans le monde entier!